

## NOTRE-DAME DES JOIES INATTENDUES

Chassé de Tarentaise par le mauvais temps, me voilà, pour une fois depuis longtemps, un dimanche matin à la maison. A la radio, machinalement ouverte, je capte un fragment de sermon dominical. J'y apprends un des noms peu connus de la Vierge : Notre-Dame des Joies Inattendues. Quel poète a un jour dédié à la Vierge cette partie féminine de son âme, qui lui faisait, par son ouverture, ressentir ces nombreuses surprises qui parsèment les chemins ? Par quelle grâce avons-nous cette faculté d'émerveillement ? et j'espère que la grâce n'y est pour rien et qu'à tous cela nous est donné (car au nom de ces différentes possibilités on a été orthodoxe ou hérétique, dragon ou cathare, promis au ciel ou au bûcher, et cela sera encore).

Nous avons eu, cette fin de semaine, deux de ces petites joies dans nos montagnes. Partis de Lyon vendredi soir, franchement à contrecœur pour moi, car la météo était mauvaise, nous sommes arrivés à la Côte-d'Aime où nous devons coucher chez le facteur. Il pleuvait, il était neuf heures du soir, et tout ce qui avait été prévu était un garage bétonné et humide. Devant notre air un peu déçu (nous avions rêvé d'une grange et de son foin piquant et parfumé), la jeune femme de notre hôte nous propose spontanément de coucher dans son salon ! Et nous voilà installés devant un bon feu de cheminée, tandis qu'elle allaite son bébé à la cuisine. L'ambiance est chaude, les duvets sont vite déroulés et le sommeil ne se fait pas attendre. Le matin, vers six heures, nous sommes réveillés par le facteur qui, connaissant bien sa montagne, nous déconseille d'entreprendre la traversée du Beaufortin prévue : il a neigé 60 cm

dans la semaine, avec tempête de vent ; cette nuit, il est encore tombé 20 cm, et visiblement, le temps va rester mauvais : inutile de nous faire un dessin. Nous allons donc, sans beaucoup d'optimisme, à Granier où nous devons retrouver le reste de la collective parti de Lyon le matin même.

Attente sur la place du village. Peu de vie par ce matin d'hiver. La rue enneigée est aux chiens, de belles bêtes au poil fauve, qu'on sent

épaissi par les nuits d'hiver ; elles exécutent le ballet propre à leur race, reniflements tête-bêche, les truffes dans l'anus sous le panache joyeusement balancé des queues, simulacres de combat, d'accouplement, halètements et fuites dans la poudreuse. Les courbes des corps s'entremêlent et se répondent comme dans les belles enluminures de chasse du Moyen Age, notamment cette position bondissante sur les pattes arrière, et la tête retournée pour un aboiement au cavalier qui suit, ou un coup de dent à tel compagnon de meute : cave canem !

Un vieux paysan remonte lentement la rue glacée, les jambes arquées, les mains dans les poches, le mégot vissé aux lèvres, avec, laissant échapper des mèches blanches hirsutes, le bérêt décoloré datant peut-être de son lointain service au 13 ou au 27, et qui garde les deux plis et l'inclinaison

Les aiguilles d'Arves



Photo G. PAPANDREOU

règlementaire de la « tarte ». Et là-dessous, un petit regard futé qui a dû me juger en un éclair. Il redescendra la rue tout à l'heure, une miche de pain sous le bras.

Puis c'est le tour de trois enfants avec leur cartable au dos, qui vont sagement à l'école. Ils portent, eux, une chapka bleue, achetée dans quelque supermarché. Peu probable qu'ils portent encore la tarte après leur service militaire ! Plus bas, un homme pellette la neige tombée cette nuit. Chaque fois qu'il la rejette de côté, on voit d'abord les morceaux les plus denses s'élever et retomber, puis, en retard, un nuage de poudreuse, plus difficile à faire monter car impalpable et freiné par l'air, mais, pour la même raison, plus long à retomber, si bien qu'à chaque coup on est surpris par ce rythme binaire, cette espèce d'explosion : des mottes de neige bien délimitées qui montent, puis qui sont tout à coup avalées par un battement poudreux de l'atmosphère où elles se dissolvent.

Une camionnette fait la tournée des caves d'où sont extraites une par une de belles roues de beaufort qu'on va descendre affiner à la coopérative d'Aime. Petit à petit, le plateau se remplit de ce futur délice qu'un peu de neige commence à recouvrir. Puis c'est le camion du boucher. Pendant un moment, plus âme qui vive, le dernier chien ayant levé la patte sur une congère et ayant dignement descendu la rue. C'est l'instant qu'attendait un beau chat roux pour traverser et rejoindre par un fantastique bond de deux mètres une ouverture dans la paroi d'une grange où il disparaît.

Et il n'y a plus que les jeux du vent qui cherche inlassablement le meilleur arrangement possible pour la neige, les courbes les plus pures à l'angle des maisons, ou les festons les plus osés aux fils électriques qui tranchent de leurs blanches paraboles entrecroisées un fond de vallée bleu-noir des nuages montant de Mouïtiers.

Telle était une infime partie de la réalité du monde ce matin-là. Pourtant, ailleurs, tout était aussi réel et nécessaire. Sur les cols du

Beaufortin, hors de tout regard, les plaques à vent s'organisaient lentement dans le brouillard. A Namché, Ang Tharkey, récitant « Om mani padme hum », devait faire son marché dans l'odeur de feu de bois des Tibétains, avec d'autres plaques à vent suspendues sous les corniches du Tam Sherku, tandis qu'à Energui, Sidi Saïd, se récitant des versets du Coran, remontait les pentes violettes derrière sa mule (nous l'avions baptisée Modestine en souvenir de l'ânesse du « Voyage dans les Cévennes » de Stevenson).

Pourtant, ce village et sa vie n'étaient pas à proprement parler une de ces « joies inattendues ». Simplement une longue habitude de regarder (ou alors, tout est joie).

Nous avons finalement décidé de nous rabattre sur le mont Rosset. Dans la neige et le vent, une trace profonde, de plus en plus ; jusqu'à abandonner quelque part sur les croupes du haut, à la faveur d'une grande étable où enlever les peaux. A quoi bon monter sans rien voir sur un sommet autrefois gravi au mieux ? Descente droit dans la pente, avec de la neige parfois jusqu'au ventre, et décision de rentrer à Lyon car on ne fera rien que de connu demain, et dans ces conditions, sans grand intérêt. A Aime, la bien nommée, réconfort apprécié du délicieux chocolat d'un des hôtels. Nous nous faisons reconnaître de la patronne, que nous avons déjà vu une fois, et qui se mêle sans façon à la conversation.

Elle nous raconte sa vie. Fille d'un scieur de Macôt, elle a épousé un paysan de Granier, le versant du soleil de la vallée, et ils sont allés vivre dans le Grésivaudan. Elle, qui faisait la comptabilité de son père, s'est retrouvée du jour au lendemain avec le travail du bétail : la traite, le pansage, etc. Elle nous dit ses réveils à deux heures du matin pour les 150 bêtes à traire, à la main, bien sûr ; et de nous montrer ses pouces et ses index encore déformés par ce geste spécial. Elle nous fait rire, et rit encore, en racontant comment elle a dû pour la première fois mener une vache à vendre, à 500 mètres

de la maison : être au bout d'une corde avec une vache à l'autre ! Et la vache l'a amenée chez le bon marchand !

Son mari, qui doit avoir 65 ans, nous a timidement rejoint. C'est une bonne tête de paysan, rigolarde de quelques vieilles dents déchaussées, à la manière de ces masques symathiques des vieux trolls des contes nordiques. Ils nous racontent la vie d'autrefois, les hivers, les veillées. En 1950, le Ministère de l'agriculture est venu les filmer, tout au long d'une année, pour enregistrer cette vie qu'on savait en voie de disparition, avec ses remues, ce nomadisme vertical du paysan montagnard. Que ne donnerait-on pour sortir ce film des archives où il doit croupir !

Cette femme sait bien ce que lui a coûté cette vie folle : elle n'a rien vu, est à peine allée à Chambéry. Au début, jeune femme, elle a eu des instants de révolte. Et puis, on s'y fait. Son plus gros regret, poignant dans sa bouche : « On y perd sa féminité ». Pour ceux qui ont plus de mémoire que moi : « On voit dans la campagne des animaux étranges et noirs qui grattent la terre, et quand ils se relèvent, ils ont face humaine, etc. ». Et quel cinglant démenti à ceux qui, encore à notre époque, voient aussi en eux des « bou-seux » !

Mais elle a appris la valeur des choses et des hommes, et maintenant qu'elle a son hôtel (une autre histoire que cette reconversion réussie, à 50 ans, en hypothéquant les biens du mari, à l'étonnement des banquiers eux-mêmes devant tant de culot, et la réussite en plus : cet hôtel sorti de terre, et qui marche), elle a un regard étonné et apitoyé sur certains de ses clients, qui ont perdu le contact avec la réalité, avec ce que la vie peut avoir de cruel, et qui font des chichis pour des futilités.

Souvenirs agréables aussi, de ceux qui éclairent une vie. Une tempête de neige du 15 août, qui avait duré huit jours, avait obligé à évacuer les alpages. Elle, seule, avait eu la charge de rester au chalet déserté pour garder les bêtes trop malades.

ou blessées, ou trop jeunes pour affronter la mauvaise descente dans la neige. Huit jours de solitude, avec le vent qui faisait de grands « Hoouu », imite-t-elle, jusqu'au hullement sous le toit, et puis des silences brutaux, avec juste les craquements de la charpente soulagée. Elle avait fait un grand feu au milieu de l'immense étable ; et tous les animaux éclopés se regroupaient autour pour une crèche irréelle : le cochon, la vache boiteuse, les veaux, les chèvres, le chat. Petit à petit, ils s'endormaient (elle laisse tomber la tête sur son épaule), se réveillaient en sursaut, se rapprochaient de cet univers hostile qu'était devenu la montagne. Et ses yeux brillaient d'attendrissement...

Ils sont allés à Paris, également, à la suite du tournage du film, invités par le Ministère. Dix jours

de folie, où on les a traités comme des rois. Ils ont couru partout, se couchant, au lieu de se lever, chaque nuit à deux heures, et réussissant tout de même à brûler 100 000 F de l'époque en faux frais, bouteilles, etc. J'entendais raconter une de ces virées mémorables, à la Jack London ou à la Curwood, de ces chercheurs d'or du Yukon, qui, après un an de solitude, venaient faire la fête absolue à Dawson, avant de replonger dans l'enfer quotidien. J'aimais la trogne réjouie de notre hôte qui savourait ce chiffre farmineux de 100 000 F, « et de l'époque ». Je doute qu'aucun jouisseur de Val d'Isère, des Arcs ou de la Plagne ait jamais été capable d'en tirer autant de plaisir, car cet homme savait trop la valeur de ce qu'il dilapidait.

Ces gens ne regrettent pas leur vie de paysans car à l'époque, si le

travail était dur, du moins il n'y avait pas de misère. Maintenant, c'est pis : 1 000 jours pour « faire » une bête qu'on vend 4 000 F : 4 F par jour ! Et le litre de lait reste depuis des années à un franc ; avec notre joyeuse inflation, ce n'est même plus du vol ! Non, on ne peut plus être paysan en montagne. Tout a changé en une génération. Bien ou mal, qui peut juger ? Mais ils savent de leur dure vie surmontée qu'ils valent souvent bien plus que nombre de leurs clients qui les regardent parfois de haut (le P.D.G. bloqué par la neige).

Nous les avons quittés à regret pour les laisser accueillir une très jolie femme toute auréolée de fourrure, la féminité même, descendue d'une superbe voiture (puisque tels sont nos critères de citadins). A la limite, ne valait-il pas mieux, aussi cruel que ce soit, que notre hôtesse ait su perdre cette féminité extérieure que lui renvoyait cette étrangère si violemment, et qu'elle ait su tirer les dures leçons de la vie, lui donnant ce regard lucide, ironique même quelquefois, mais toujours capable de douceur, et bien plus souvent qu'à son tour ? Et cela nous plaisait infiniment de savoir ce que cette belle citadine ignorait, que cette parfaite hôtesse, si digne et si sûre d'elle-même, si efficace et jamais servile, avait passé sa vie, jusqu'à cinquante ans passés « à cul les vaches », comme on dit chez nous, et que ce n'était pas trente touristes à entretenir qui pouvaient l'effrayer, encore moins l'intimider avec leurs grands airs.

Telle fut ma deuxième joie : avoir rencontré ces gens vivants, conscients, donc simples, ennoblis par cette simplicité, et nimbés d'une sorte de sainteté, de par la certitude de leur force. Bien que je n'ai rien d'un pratiquant catholique (qui veut tout de même dire universel), grâce soit rendue à celle qui peut-être nous dispense ses dons sans que nous la connaissions, et qui, pour cette journée, s'est nommée elle-même : Notre-Dame des Joies Inattendues.

Olivier Paulin

Les Drus

